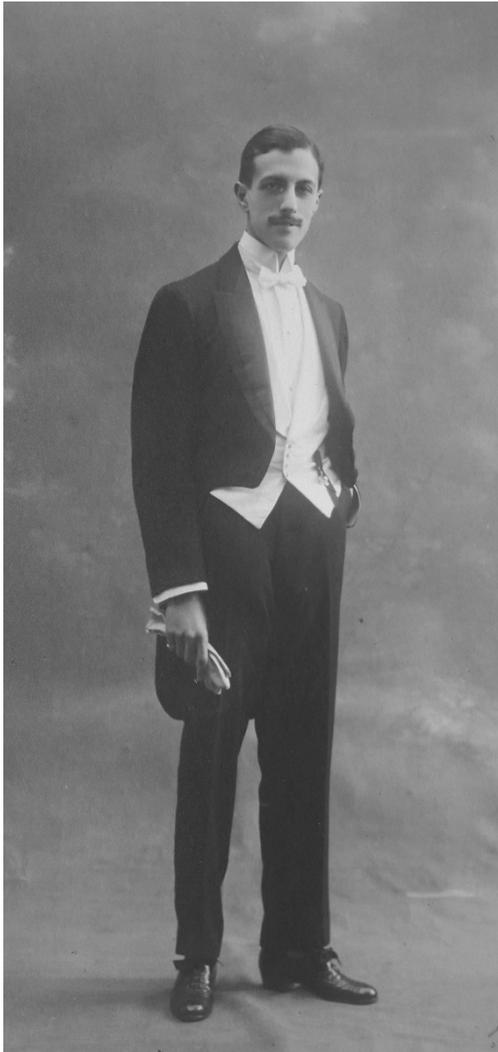


N'avoue jamais

Christine Bernard

N'avoue jamais

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen



© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08090-1

Un aïeul héroïque

Nous avons tous un aïeul héroïque, aussi fascinant que mal connu, dont les hauts faits font la gloire de nos familles. C'est tel grand-oncle explorateur qui, en Afrique... C'est telle arrière-grand-mère, une maîtresse femme comme on disait alors, qui a scandalisé son époque par sa liberté de ton et de mœurs. C'est mon mari dont l'aïeul aurait inventé le scaphandre autonome, avant d'en revendre le brevet pour financer ses études de médecine.

Tantôt encensés, tantôt éclipsés, ces êtres à part brillent d'un éclat particulier. Ce sont les mêmes qui font la fierté ou la honte de leurs descendants et qui sont à l'origine de maints secrets de famille.

Chez moi, le héros se nommait Antonio et c'était mon arrière-grand-père.

Il était arrivé d'Italie en 1894 sans un sou, muni pour tout viatique de sa belle mine, d'un titre de comte et d'une légende de capitaine au long cours. Après une brève carrière d'agent d'assurances, le voilà promu directeur de la Banque de Rome à Paris, la banque du Vatican où il dit avoir des accointances, par le biais d'un oncle camérier secret du pape. Sa famille ignore tout de cet oncle et de ses cousins italiens : Paris et Rome sont deux mondes isolés entre lesquels lui seul navigue, voyageant fréquemment tandis que sa femme et son fils demeurent à Paris ou en villégiature au bord de l'Atlantique. C'est sa fortune rapide tout autant que sa chute fulgurante, ce caractère secret tout autant que ses coups de gueule mémorables, qui ont tissé sa légende. Sa femme tout comme son fils reconnaîtront ne jamais l'avoir véritablement connu.

La place de figure phare aurait pu lui être ravie par sa belle-mère, Félicie, maîtresse femme, fille de paysans ardéchois qui avait élevé ses enfants dans l'optique de les voir briller dans le monde, et qui s'est toute sa vie targuée de financer leur train de vie outrancier. Présente dans le ménage de sa fille Ida et de son gendre Antonio pratiquement jusqu'à la mort de ce dernier, elle mériterait certainement une monographie, si les documents la concernant n'étaient pas aussi rares.

Aussi, Félicie demeurera-t-elle, dans mon récit, en retrait, comme une ombre qui pèsera sur toute la vie d'Antonio et les trente premières années de celle de René, le fils unique, l'héritier du nom.

« Lorsqu'on a grandi dans un univers viscontien tout de luxe et de décrépitude dont les silhouettes n'avaient qu'un mot à la bouche (avant, avant...) et qu'on a quotidiennement partagé la table d'une grand-mère qui s'habillait en tenue de soirée pour dîner avec son petit-fils, la suite ne peut que décevoir. » (Pierre Assouline)

Une nièce autopromue

– Allô, Monsieur S* ?

– Oui.

– Monsieur René S* ?

– Il est mort.

– Ah. Quand ?

– Cela ne vous regarde pas. Qui êtes-vous ?

– Sa petite-fille.

– Il n'en a qu'une, et c'est ma propre fille. Au revoir, Madame.

Cet appel fit l'effet d'un séisme et bouleversa la vie de mon père. Quelques jours plus tard, il recevait de Josyane, sa nièce autopromue, une photo en noir et blanc qui ne laissait la place à aucun doute. Un couple souriait à l'objectif et à l'avenir. Au dos, une écriture penchée, à la mode dans le premier tiers du siècle, indiquait : « Yvonne et son fiancé ». Sous son borsalino de feutre, le fiancé était bien René, mon grand-père, mais la prénommée Yvonne, en revanche, n'était pas ma grand-mère.

« À moi, comte, deux mots ! »

Josyane

Je m'appelle Josyane L*. Pour ses 70 ans, mon père m'a fait un cadeau. Il m'a découvert mon véritable nom de famille, celui que j'aurais dû porter si mon grand-père n'avait pas été celui qu'il était, un lâche de première : S*.

– L* était le nom de ta grand-mère.

– Je le sais bien ! Ni tonton ni toi n'avez été reconnus par votre père, mais je croyais que mamie Yvonne ne connaissait pas le nom des géniteurs de ses fils.

– Tu veux bien ne pas l'insulter ! Il ne s'agit pas des géniteurs, mais du géniteur. Ta grand-mère n'était pas une putain. Ils vivaient ensemble et ils étaient fiancés lorsque ce salaud l'a plaquée.

– Avec deux gosses ? Il a fait fort, tout de même. Mais pourquoi elle n'en a jamais parlé ?

– Elle aurait voulu oublier...

– Avec vous deux en souvenir, risquait pas !

– Elle ne s'en est jamais remise. Être fille-mère, à l'époque, tu sais, ça n'pardonnait pas. Elle a perdu sa place de comptable et a dû faire des ménages pour nous élever. Alors tu parles que nous, on n'a pas eu droit au champagne-foie gras et aux grandes écoles ! Dès l'âge de 14 ans, on a été placés en apprentissage, Roger chez un boucher et moi chez un boulanger du quartier. On y a passé les pires années de notre vie, et je peux t'assurer que c'est pas peu dire ! Levés à deux heures et demie du mat', couchés à dix ou onze, à faire

tous les travaux de force, la refente du bois pour le four, plus les livraisons... même l'armée, ça a été pain béni, à côté.

– Et tu sais pourquoi il l'a quittée ? Il avait quelqu'un d'autre ?

– Même pas ! À ce qu'il paraîtrait, Monsieur était de la haute, et ses parents n'ont pas accepté ta grand-mère. Pas assez bien pour eux.

– De la haute ?

– Oui, il était fils de comte.

– Putain ! Tu as failli être comte ?

Soudain, l'atmosphère était devenue autre. Je ris à en perdre haleine. Au lieu de l'appeler « Eh, P'pa ! », je lui aurais dit « À moi, comte, deux mots ! ». En fait non, d'ailleurs, c'est mon oncle Roger qui aurait hérité du titre avant lui... le pauvre. Peut-être, du coup, qu'il aurait eu de quoi se soigner...

– Dis, P'pa, il était riche, le prétendant de Mamie ?

– Oh oui ! Son père était un grand banquier et ils vivaient dans un hôtel particulier.

– Le salaud !

C'est sûr alors, tonton Roger aurait pu être soigné, il ne serait peut-être pas mort, à l'heure qu'il est. Peut-être même qu'il n'aurait jamais sombré dans l'alcoolisme...

– Arrête de te torturer les méninges, Josyane ! C'est pas avec des « peut-être » qu'on refait l'histoire, tu te fais du mal pour rien.

– Alors, il fallait rien me dire.

Je bous intérieurement. Il est trop gentil, Papa. Alors, comme ça, mon grand-père était comte, et riche. Maintenant qu'il le dit, le type de la photo me paraît effectivement plutôt pas mal, et surtout bien sapé. Si je ne savais pas qui c'était, je pourrais même le trouver séduisant – enfin, pour l'époque ! Dommage que Mamie ait brûlé tous ses papiers, toutes les lettres qu'il a dû lui adresser, maintenant, j'en suis réduite à imaginer leur histoire, et Dieu sait que je n'ai pas une caboche de pisse-copie. En même temps, je peux la comprendre, je sais pas ce que j'aurais pu faire, moi, après un coup pareil.

Sachant qu'elle en fredonnait encore quand je l'ai connue, j'imagine qu'elle a rencontré son joli-cœur dans un de ces cabarets où l'on écoutait cette musique syncopée qu'on appelait le *ragtime*, et qui est devenue le *jazz*. Et puis, elle adorait danser.

– Dis, P'pa, pourquoi ils ne se sont pas mis ensemble ?

– Parce que ça ne se faisait pas, à l'époque, bécasse ! Et puis René était encore étudiant...

– Ah tiens ! Il s'appelait donc René ?

– Oui, et il était en fac de Droit. Il avait quatre ans de moins que Mamie.

C'était énorme, à l'époque, surtout quand le jeune homme n'était même pas majeur. Je dois me rendre à l'évidence : ils ne pouvaient rien faire d'autre qu'attendre qu'il vieillisse. Par contre, où elle s'est plantée, Mamie, c'est en tombant enceinte si vite. Je sais bien que la pilule n'existait pas, mais tout de même, ils auraient pu faire attention ! Et puis, il y avait toujours les faiseuses d'anges...

Je plonge dans mon encyclopédie, qui me fournit un échantillonnage rapide des méthodes les plus utilisées : vous aviez le choix entre les injections d'eau de Javel ou autres produits toxiques, les queues de persil mises à pourrir dans l'utérus, beurk ! et la méthode mécanique, la perforation de la poche à l'aide d'une pointe, genre aiguille à tricoter. Danger garanti, mort fréquente. Je comprends qu'elle ait hésité. Pour comble de malheur, une loi avait été votée le 31 juillet 1920, un mois à peine, si mes calculs sont exacts, avant la nuit fatale. Quelle poisse ! Pour relancer la natalité dans le pays dépeuplé par la guerre, le gouvernement avait décidé de réprimer « la provocation à l'avortement et à la propagande anticonceptionnelle ». Du coup, plus aucune avorteuse ne se risquait plus à exercer ses talents. Une bonne raison de plus pour que mon oncle Roger naisse le 23 avril 1921, fils d'Yvonne L*. Aucune mention du père, qui ne le reconnaîtra jamais et qui ne lui aura légué qu'un deuxième prénom, René !

Je m'empresse de commander à la mairie une copie des actes de naissance de papa et de mon oncle. Si j'en crois l'adresse qui y

figure, Mamie Yvonne vivait encore à Saint-Ouen, où elle était née. Le fils-à-papa devait donc toujours habiter chez papa-maman, dans son bel hôtel particulier, se gavant de bonnes choses toute la semaine... et venant satisfaire ses bas instincts, le dimanche, avec la petite comptable. Il me dégoûte, ce type, je ne veux pas qu'il soit mon grand-père ! À moins que je le retrouve et qu'il paye pour ce qu'il a fait... Tiens, c'est une idée, ça. Il s'avère que Papa sait beaucoup de choses. Je ne sais pas s'il se sent proche de la fin, en tout cas il a envie de raconter.

Roger a un an quand Mamie retombe enceinte. Quelle guigne ! Toujours d'après mes calculs, ils ont dû faire ça le jour de l'anniversaire de Tonton, en avril 22. J'imagine la fête, mesquine forcément, autour de la première bougie du petit bâtard : une génoise maison, la spécialité de mamie, nappée de gros chocolat noir, une bouteille de mousseux bon marché, qu'ils sifflent à deux, puis la partie de jambes en l'air avinée... Jacques Georges, Papa, naîtra le 19 janvier 1923 : encore une fois, aucune mention du père.

– Ta grand-mère a insisté plusieurs fois pour se faire épouser. Si tu savais comme elle a souffert de rester fille-mère... À cette époque, c'était un mot qui te collait à la figure comme une verrue dont la cicatrice ne s'effaçait jamais. Et l'ail ne marchait pas, pour ces verrues-là ! Même nous, nous sommes toujours restés des bâtards. Il l'aurait épousée, d'ailleurs, que ça n'aurait rien changé, cela arrivait trop tard, ou alors il aurait fallu déménager, partir dans un endroit où personne ne nous connaissait.

– Mais finalement, pourquoi est-ce qu'il ne l'a pas épousée ? Il a bien fini par être majeur, un jour.

– Tu comprends rien à l'époque, ma petite. Ils étaient banquiers et la fiancée de leur fils était comptable : elle existait pas, ils la voyaient même pas. Et, en plus, elle était fille d'ouvriers. « Pensez donc, elle est née à Saint-Ouen, une ville ouvrière ! Dieu sait si son père n'est pas un de ces *socialistes*... » Je les connais pas mais je les entends d'ici, avec leur air pincé !

Malgré la situation, je pouffe. Mon père a toujours eu le chic pour les imitations.

– Et alors ? Il n'avait plus besoin de leur autorisation, il avait peur de quoi ? Qu'ils le déshéritent ? La lopette...

– Ne dis pas ça...

Je comprends pas, on dirait qu'il le défend. Comment peut-il ne pas condamner ce père qui l'a abandonné ? Mon dieu, quelle histoire ! J'appelle ma copine Gisèle et lui propose un déjeuner entre filles. D'urgence. C'est une tradition entre nous, nous nous voyons une ou deux fois par mois, sans nos maris, et nous parlons de tout, de nos mecs, surtout. Gisèle a toujours le mot pour me reconforter, mieux qu'un psy, et pour moins cher ! En attendant, je me procure quelques revues de psycho, et je lis que le premier héros d'un enfant doit être son père. Que chez n'importe quel père, même le plus pathétique, l'enfant trouvera un trait qui lui permettra d'en faire son héros. Que, quand le père n'est pas présent, le père imaginaire est encore plus important que le vrai... Du coup, je comprends mieux. Sans avoir jamais lu de bouquin de ce genre, Mamie avait bien dû sentir qu'il était de leur intérêt à tous de leur dire que leur père était un type bien – ou, dans le jargon, de leur transmettre une image positive de leur père. Bravo, Mamie ! De toute façon, elle n'aurait pas pu leur dire « j'ai aimé une lopette », c'est son image à elle aussi, qui était en jeu.